

Asmara C'était au mois de mai...

Ioana Georgescu

Volume 49, Number 194, Spring 2004

L'art et la guerre dans tous les États

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Georgescu, I. (2004). Asmara : c'était au mois de mai.... *Vie des arts*, 49(194), 52–55.



ASMARA

C'ÉTAIT AU MOIS DE MAI...

Ioana Georgescu
images Michiel Kupers



LES RUES SONT PAISIBLES. DIFFICILE DE S'IMAGINER QU'ELLES ONT DÉJÀ ÉTÉ, À PLUSIEURS REPRIS, LE THÉÂTRE ENSANGLANTÉ ET BRUYANT DE LUTTES, DE MARCHES FASCISTES, D'ÉMEUTES D'OPPOSANTS OU DE MILITANTS INDÉPENDANTISTES. SI, AUJOURD'HUI, CES RUES DEVIENNENT À NOUVEAU AGITÉES, CE N'EST PAS POUR FAIRE LA GUERRE, MAIS POUR FÊTER UN GRAND JOUR. ASMARA SE FAIT BELLE. PLUS LOIN, LES FRONTIÈRES SONT EN ALERTE. UN FUTUR CONFLIT HANTE LA FÊTE ET CELUI DU PASSÉ EST SA RAISON D'ÊTRE.

Le 24 mai, l'Érythrée est devenue indépendante. La date varie selon les versions officielles et non officielles: 1990 ou 1993. «Gloire aux martyrs», dit le président, dans le micro du stade. En effet, ils sont nombreux à avoir donné leur vie, à avoir vu leur corps découpé par les mines, leur tête transformée en scène de folie et de cauchemars atroces. Asmara sourit, tout comme les survivants qui consolent ceux qui sont effrayés par les horreurs qu'ils entendent de leur bouche.

Asmara, mulâtresse. Du père italien, tu as hérité la langue, l'architecture, le cappuccino, le *macchiato* et la statue du Duce dans le jardin de l'ambassade. Tu es belle et fière, comme ta mère africaine qui t'a donné ta vraie langue, le *tigrinia*, qui t'a couverte de voiles blancs sur ta robe multicolore, qui t'a transmis le don de la musique et de la danse, mais surtout, la chaleur et la générosité. Moderne et coquette, tu portes aujourd'hui des jeans dernier cri.

Asmara, capitale des *ismes* artistiques et politiques. Asmara, terrain de jeu d'une dictature à l'italienne. Répétition générale d'une autre, en train de se dessiner aujourd'hui; seule la main change. Asmara, laboratoire africain des artistes italiens d'avant-garde et des politiciens du *fascio*, déménage

aujourd'hui dans le stade pour s'exercer aux arts martiaux de la propagande. Le nouveau professeur, c'est la Chine. Elle apprend aux jeunes à bouger et à utiliser leurs corps de façon efficace, aux fanfares à jouer de la bonne musique qui enflamme le peuple, à son président à faire taire l'opposition. Mais avant tout, Asmara l'Italienne résiste. La *piccola Roma*, ou décor de *Cinecittà* qui arrête le temps: une fois, deux fois. Asmara la Chinoise? Au pas, camarade.

Les Italiens lui ont dessiné des cinémas, des façades art déco, un garage futuriste Fiat en forme d'avion, des villas cubistes, fonctionnalistes et expressionnistes... Ils ont ensuite tout enveloppé dans un nuage parfumé de bon café et de pâtisseries. Trois petits tours et quelques dizaines d'années, et ils sont partis. La langue et les habitudes, elles, sont restées. Plus tard, les Chinois sont arrivés et ont construit un hôpital. Les autres couleurs de la cohabitation se sont ensuite affichées.

Au cinéma Roma: rétrospective du cinéma chinois. Sur le mur peint en blanc en guise d'écran, un film

de propagande contre le capitalisme sauvage est projeté en DVD. Une Allemande, blonde, visite en Chine une usine en détresse. Ce futur et très probable investissement suscite les clichés de circonstance sur



les relations Est-Ouest. Un autre soir, dans la même salle, une fanfare chinoise joue à tue-tête devant une salle vide, pendant qu'au cinéma Impero, James Bond exerce la pression contraire sur la jeunesse dans une salle bondée. À l'Odéon, un vieux projectionniste dévoué, lui-même sortant d'un film, nous raconte *in italiano* des souvenirs du temps où ce cinéma fabuleux n'avait pas de trous dans le plafond. En gardien des trésors inestimables (la cabine de projection, le bar et la salle), il dort dans le cinéma pour le protéger des vandales. C'est ici qu'ont lieu les répétitions des jeunes qui danseront pour les célébrations du 24 mai. Des spécialistes, ayant étudié en Chine l'art des grandes marches, ont pris en charge des milliers d'étudiants.

Des édifices sortant tout droit d'un livre d'architecture se posent en trois dimensions sur les rues tortueuses. En haut de la colline: *Pensione Africa*, villa cubiste jaune des années 20 aux escaliers de marbre. Hôtel aux allures décadentes. Dans le jardin, la statue d'Octavien en bronze rappelle un certain art glorifiant le corps héroïque. Dans sa main, quelqu'un lui a mis une fleur... Arrêt quotidien au resto *Casa degli Italiani*. Sur une plaque de marbre, le nom de Mussolini sonne la cloche des temps. Dans le jardin, sous les parasols, on mange du *vitello*, des lasagnes et des tiramisus à côté des correspondants de la BBC et de l'AFP, de l'ambassadrice de Hollande qui rit fort, ou à côté de deux dames de l'Alliance française qui ont été au même gym, à en juger par la même forme de leurs muscles. Mais il n'y a pas que des Blancs. Des *ex-pats*, des familiers de la place se mêlent à cette clientèle fidèle, qui est là jour après jour. Quelques touristes à la peau rose fuchsia écrivent des cartes postales à l'abri du soleil. Devant, une Fiat 500 longe le mur de la *Casa* et rappelle un deuxième temps révolu.

À l'Église orthodoxe, une femme pieuse embrasse l'escalier. Plus loin, sous un arbre, la messe en plein air a commencé. Les gens sont assis sur l'asphalte. Un groupe de femmes en blanc baisse la



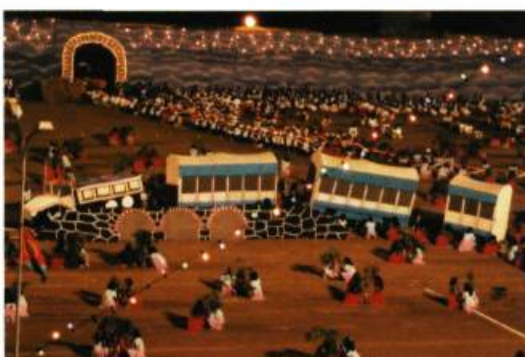
tête devant le prêtre en blanc, qui chante avec une voix aiguë. Près du marché, la foule bigarrée avance gracieusement, passant devant les boutiques colorées. L'odeur des épices du marché brûle les narines, la poussière devant l'autobus en route vers Massawa pique les yeux. Sur la rue principale, des cafés animés. Les autobus passent à toute allure. Devant la cathédrale, des centaines de jeunes se donnent rendez-vous. On peut vite voir qui est en retard: l'horloge de la tour ne ment pas. Jeunes et vieux élégants s'y pavanent. La voix de Helen Meles fait bouger les hanches et les épaules de tous. Les expatriés sont de retour en masse. D'Allemagne, d'Italie, de Hollande. Dans quelques jours, ce sera la fête. La grande, comme dans les contes. Sauf que cette fois, au lieu de trois jours et trois nuits, la fête durera une semaine. Des hommes commencent à poser des drapeaux et des lumières. Des garçons de douze ans travaillent en équipe de deux, ils ornent les vitrines de slogans. Avec du *spray* ultra toxique et sans masque, ils inscrivent au pochoir: CONGRATULATIONS FOR THE INDEPENDANCE DAY, en rouge, bleu, vert et jaune, les couleurs du drapeau. De paisible en début de semaine, l'ambiance est de plus en plus électrique. Du matin au soir, la musique joue fort dans les haut-parleurs. Les gens ont envahi le milieu de la rue. Ils circulent librement, à la place des autos.

Enfin, le grand jour. La foule, des cartons d'invitation à la main, franchit les barricades vers le stade où aura lieu le spectacle. L'estrade est remplie trois heures à l'avance. Dans les premières rangées, les officiels avec leurs femmes élégantes se tiennent droits et fiers. Les gens du peuple sont assis derrière, sur les gigantesques marches en ciment de cet étrange stade inachevé. Ils attendent tous sous le soleil encore brûlant. Certains se couvrent la tête avec le programme. Ils parlent entre eux, ils regardent vers la route en asphalte qui fait office de scène pour le spectacle à venir. Derrière, des décors entassés. Dans le petit boisé au loin, les centaines d'enfants grouillent. On sent jusqu'en haut la nervosité et le trac collectifs. À côté, des militaires

en costume rouge restent debout avec leurs instruments de fanfare. D'autres sont assis dans la poussière; ils ont eu mal aux jambes, ça fait plus d'une heure qu'ils attendent, sans savoir qu'il leur reste autant de temps à tuer. On voit la ville d'en haut. Des montagnes au fond. La voix de l'imam perce le ciel bleu et le silence, sur bruit d'attente. Le soleil se couche, faisant place à un grand tableau réaliste socialiste.

Pendant l'hymne national, la foule garde le dos collectif courbé et la tête baissée. Les gens se rassoient. Le président monte sur l'estrade. Il commence par: *Cbers compatriotes, cbers invités distingués. C'est avec une immense joie et fierté d'offrir mes félicitations au peuple...* Les vedettes de la BBC et de l'AFP s'agitent, ils prennent des photos et du son. Plus loin, d'autres journalistes se déplacent sur le stade. Vus d'en haut, ils sont comme des fourmis. Pour le moment, ils sont limités dans leur documentation, il n'y a pas grand-chose à filmer, sinon des mots sans fin qui réverbèrent dans les haut-parleurs. Le grand homme (très charismatique d'ailleurs) est habillé en bleu marine. Il remercie les Chinois, il critique l'ONU dans les efforts de négociation sur les frontières avec l'Éthiopie, il instigue le peuple à la victoire finale dans ce conflit. Anesthésié par son propre discours, il a oublié tous ces jeunes qui attendent par centaines de faire leur spectacle, il a oublié la fanfare prête à défiler, les vétérans, enfin les deux pop stars. Il fait presque noir. Le président finit son discours sous une rafale d'applaudissements enthousiastes. Ses dernières paroles sont: *Awet N'Hafash* (gloire aux martyrs)! Juste avant, il souhaite au peuple une bonne pluie et un futur brillant. La suite est un déjà-vu pour ceux qui ont vécu à l'Est. C'était au mois de mai, aussi. Seul le chiffre change. Les tableaux vivants sortent d'une histoire revue et corrigée et se succèdent à la vitesse d'une parodie.

Tambours à l'unisson et des centaines de paires de jambes synchronisées à la perfection, voilà les militaires qui ouvrent le programme en grande pompe. Un décor en carton se laisse péniblement



déplacer. Il y a des bottes gigantesques en haut d'un train à charbon. Il y a des flammes rouges, orangées, jaunes pour raconter l'histoire de l'ère coloniale à aujourd'hui. Le décor se transforme sous nos yeux en char d'assaut, pour finir sous la forme d'un tracteur qui laboure les champs. Le soleil remplace le feu. Une pièce de théâtre moraliste sur le soldat paresseux se termine par un *happy end* quand sa fiancée le remet sur le droit chemin. Deux femmes font boire de l'eau aux guerriers et des danseurs de toutes les régions du pays se réunissent autour d'eux. Des étudiants en costume multicolore font bouger leurs corps africains, selon une chorégraphie qui est le fruit de la collaboration entre les nouveaux peuples amis. Les jeunes ont même dessiné, avec leurs corps, l'avion de la compagnie locale en plein essor. Ils ont écrit ERTRA, le nom de leur pays. Les gens applaudissent.

La grande finale: le train de Massawa, une autre fierté en tissu et en carton, est porté par des centaines de corps. Sans rien voir, ils avancent par centaines sous le tissu. Ils soulignent la fin de la rénovation de cette ligne, construite par les Italiens dans les années 30. Ce train descendra, sur un dénivellement de 2000 mètres, une distance d'une centaine de kilomètres. Hélas, la locomotive de cette réplique prometteuse s'enflamme. Un moment de panique, mais les personnes en dessous s'en sortent sans blessure. Le rythme de la chorégraphie se voit légèrement dérangé. Une nouvelle version «chorale» de l'hymne fait lever les gens, pour une deuxième fois, de leurs sièges en ciment. Apogée: la toute dernière chorégraphie, celle, spontanée, de la masse de parents et amis des étudiants, bougeant de façon chaotique, comme une vague. Clôture de la cérémonie dans la plus grande joie: le président et ses gardes du corps, ainsi que quelques ministres en costume et cravate, descendent sur la scène pour se joindre, dans une danse collective, aux étudiants; la fierté et l'espoir du pays. Le président prend bien soin d'eux, il leur fait cadeau de ses pas de danse gracieux. Il disparaît, ensuite, dans sa limousine. □



MISSION : PAIX

photos David Stulz

LES FRONTIÈRES EN ALERTE (ÉRYTRÉE / ÉTHIOPIE)

